

## Lettre à mon enfant

Au petit être, auparavant blotti au creux de mes reins,

Cela fait à présent 18 jours que tu as quitté mon bas ventre. Je me sens vide à vrai dire. J'ai ce doux réflexe qui me hante, celui de caresser délicatement la peau entre mes hanches, anciennement tendue. Je refuse encore les verres de vin. Parfois même j'ai la sensation de te sentir bouger. Mais ce n'est qu'un autre de ces mirages.

Je t'écris aujourd'hui pour évacuer cette mélasse mélancolique qui a pris place dans mes veines, qui bloque mon cœur. Je ne sais où tu es à ce moment précis. Je ne sais si tu pourras lire cette lettre.

Sache que je voulais le meilleur pour toi. Mais j'étais incapable de t'offrir une vie d'enfant. J'étais incapable de pouvoir faire de toi un bambin heureux, câliné par des parents aimants. Pour tout t'avouer tu n'aurais pas même eu de figure paternelle. Les hommes qui partagent mon lit la nuit ne me veulent pas dans le leur. Ils m'aiment jusqu'à l'aube, quand leur esprit dilué avec de l'alcool, puis plongé dans l'obscurité revient peu à peu du gouffre dans lequel il a chuté. Ils ne sont pas les princes des contes. Leur château est souvent habité par une autre reine, la plupart du temps ignorante et malheureuse. Je ne connais pas leurs noms et ils ne connaissent pas le mien.

Je ne pourrai te dire lequel est ton père.

Je ne pourrai te dire lequel est venu quelques semaines en arrière.

Ils veulent mon corps, un lieu dans lequel se perdre, se retrouver parfois.

Ils payaient leur plaisir. Mais l'argent qu'ils me laissaient au petit matin ne suffisait rarement. Je n'avais qu'un matelas au sol et mon loyer semblait de plus en plus difficile à payer.

Je n'aurai pu t'offrir qu'une aiguille d'un sapin à Noël.

Petit, ou petite, je suis navrée. Je ne sais pas comment tu es arrivé, comment tout cela est arrivé. Je ne sais pas qui dans ce monde a décidé que je devais porter un enfant qui ne verra jamais la lumière du jour. Je ne savais pas où j'en étais dans ma vie. Je n'ai jamais su qui j'étais. Je n'ai jamais su ce que je voulais devenir. J'ai tout perdu. Je t'ai perdu. Je me sentais si faible. Je me sentais si seule.

Tu aurais été si minuscule, avec de tout petits doigts. Tu aurais été la prunelle de mes yeux. Mais, Je ne pouvais pas te porter dans mes bras, ils étaient tellement ecchymosés. Où aurais-je trouvé l'énergie de te bercer ? J'avais perdu celle de respirer. Chaque matin était plus difficile que le précédent. Plus rien ne m'animait.

Tu sais, je voulais être maman lorsque j'étais enfant. Je voulais être la meilleure des mamans. Je m'étais même promise de ne pas reproduire les erreurs de la mienne.

Mais ma maman avait tout réussi. C'est moi qui ai détruit son dur travail. C'est moi qui ai brisé mon destin pour des rêves de petites filles.

Seulement, je n'étais plus une petite fille. J'étais une femme. Une femme frigorifiée, seule, debout sur le trottoir à attendre. Une femme qui a fait un choix douloureux. Une femme qui regrette. Une femme changée à jamais.

Je suis restée plongée dans le noir, des jours durant. Je n'osais ouvrir les rideaux. J'avais si honte. Je sentais chaque regard me juger. Je me sentais encerclée de personnes malveillantes. Si tu savais combien les remords peuvent déchirer même le plus fort des hommes. J'ai poussé des cris dont je ne me croyais pas capable. J'ai pleuré si fort que je me demandais si j'allais pouvoir verser une larme à nouveau dans ma vie. J'ai cassé la plupart des objets de mon appartement, j'étais éprise d'une rage qui me consumait. Et à ces moments-là je voulais mourir. Je ne voulais plus rien ressentir.

Mais à chaque fois quelque chose m'en empêchait. J'avais une dette envers toi. Une dette que je devais tenir. Celle de me reconstruire.

Je m'alimentais très peu. Je restai allongée, le regard perdu dans les nervures de la charpente du toit. Lorsque mes émotions s'apaisaient, Je flottais dans de douces pensées maternelles.

Il me semblait respirer un air qui paraissait être visqueux, qui se coinçait dans chaque cellule de mes poumons. Je me sentais me réduire peu à peu à néant. Je me suis sentie m'éteindre avec toi.

Je ne suis sortie qu'une seule fois durant cette période. Je me rappelle que l'air dehors était humide, chaud, que le soleil brillait, qu'il nous éclaboussait d'une lumière dorée. Que le ciel était d'un bleu limpide, et que je marchai dans ma ville, sortant de cet empire de béton. Que la nature devenait verdoyante, qu'elle était d'une force incroyable. Qu'un autre air y régnait, et que mes pas

étaient légers. Que je suis entrée dans un parc. Je me souvins également qu'un grand portail en fer forgé nous y invitait. Que j'ai traversé un chemin terreux, et que j'étais arrivée à destination. Que je me suis accroupie et que j'ai posé des fleurs. Qu'il n'y avait qu'une simple gravure : « petit ou petite, je t'aime ». Que je me suis relevée, puis que ma gorge s'est serrée. Que je t'ai parlé, mais que je m'étais arrêtée parce que je n'arrivai plus à déglutir. Et enfin, que je m'en suis allée le pas lourd, la tête baissée, le souffle court et l'esprit embrumé.

Je vivais dans le béton, mais une seule pierre a fait écrouler mon univers.

Ta vie ne tenait qu'à un seul petit fil, mais j'ai coupé notre cordon.

Ils m'ont emmené dans une salle très blanche. La lumière brillait très fort. Et j'avais peur. Moi, femme de nuit, soumise aux hommes les plus violents, j'ai eu peur. J'étais terrorisée. Celle qui nous guette constamment, tapie dans l'ombre, venait d'effleurer mon ventre. La mort. Je me sentais si coupable, si inhumaine.

Si mes yeux étaient des rivières, j'aurais noyé la terre.

J'avais tout de même une faible envie de te garder, une petite lueur fébrile, qui s'agitait, mais qui s'est éteinte peu à peu. Je n'avais rien de bon à t'offrir. Je n'avais reçu aucun amour depuis si longtemps, je n'aurai su comment t'en donner.

Les infirmières me tenaient la main. Je n'avais pas mal. J'étais simplement dépassée par les événements. Chaque mot des médecins se déformait en bruit incompréhensible à mes oreilles.

J'eut l'impression qu'on m'arrachait le cœur quand ils m'ont fait écouter les battements du tien. Je me sentais peu à peu me vider. Je me sentais peu à peu t'ôter la vie.

Tu aurais été un tout petit être, habillé en bleu ou en rose, avec un minuscule bracelet au poignet, dans une couveuse près de mon lit. J'aurai été épanouie, euphorique et soulagée après des heures d'efforts. Cependant, j'étais seule, plongée dans une lumière agressive. Couchée dans des draps blancs, noyée dans des pensées noires.

Je passai des heures à contempler la vie qui poursuivait son infini chemin dehors. Le monde tournait sans toi. Le mien n'y arrivait pas.

Je n'ai jamais voulu tout cela. Je voulais d'une vie stable, une vie toute tracée, une vie de roman d'amour. Je ne voulais pas les frissons d'une soirée froide, éclairée par des réverbères pour que des hommes en quête de satisfaction sexuelle me discernent. Je ne voulais pas ces nuits de larmes en contemplant mon corps meurtri par des hommes trop peu délicats. Je ne voulais pas ces coups de reins incessants, sans amour, sans sentiments. Je ne voulais pas ces doigts agrippés à mes hanches. Je ne voulais pas ces baisers dans mon cou. Je ne voulais pas ces vulgarités murmurées au fond de mon oreille. Je ne voulais pas de cette vie. Je ne voulais pas tout cela.

Ils m'ont tout pris. Mon âme, mon corps, ma virginité, mon bonheur, mon calme. Ils étaient des voleurs sans identité, des monstres inconnus. Ils m'ont laissé ton petit corps dans le mien. Ils m'ont laissé dans une douloureuse impasse.

C'était mon appel à l'aide... J'avais besoin que l'on m'aide.

Petit, ou petite, merci. Tu m'as fait comprendre que je ne devais pas laisser passer ma vie sur un trottoir au macadam sale, au fond d'un quartier chaud. J'ai souffert, mais la plaie dans mon cœur s'est montrée être une faille, une échappatoire, ma porte de sortie. Je me suis réveillée un matin, la douleur s'était dissipée, je pouvais à nouveau respirer.

J'ai postulé en tant que serveuse. J'aurai un salaire plus stable. Je pourrai me payer un nouvel appartement, pour ne plus m'accrocher aux souvenirs des nuits horribles que j'y ai passé. J'ai également vendu mes anciens vêtements. Je suis allée m'acheter des chemisiers.

Sur un petit boulevard ensoleillé, je suis passée devant une jolie boutique. Ils y vendaient de minuscules vêtements. J'ai souri.

Sur ce petit boulevard ensoleillé, tombait une pluie fraîche sur mes joues. De délicates larmes salées comme des fragments d'espoir. Puis un arc-en-ciel, le panel coloré de possibilités qui s'offrait à moi. L'orage était passé. La douleur s'était complètement estompée. Je me sentais prête à vivre.

Sur le petit boulevard ensoleillé je suis devenue une femme respectable.

Je suis devenue une femme qui pourrait être maman.

Je suis devenue une femme qui aurait pu être ta maman.

Petit, ou petite, merci.